

# *Libretto*



WILLIAM DALRYMPLE

# LA CITÉ DES DJINNS

Une année à Delhi

Traduit de l'anglais par  
NATHALIE TROUVEROY

Photographies de  
AGNÈS MONTANARI



*Libretto*

Titre original :  
*City of Djinns*

HarperCollins Publishers, 1993.  
© by William Dalrymple, 1993.

Pour les citations tirées de l'ouvrage de François Bernier :  
*Voyages dans les États du Grand Mogol, 1663-1664*  
© Librairie Arthème Fayard, 1981.

Cartes et illustrations © Olivia Fraser, 1993.

© 2006, Les Éditions Noir sur Blanc, Lausanne, Suisse,  
pour la traduction française.

ISBN : 978-2-36914-193-8

Né en 1965 en Écosse, William Dalrymple suit des études d'histoire et de journalisme à l'université de Cambridge. À vingt-deux ans, il publie le best-seller *In Xanadu*, qui raconte son voyage de Jérusalem à la Mongolie, et remporte le Yorkshire Post Best First Work Award et le Scottish Arts Council Spring Book Award. Après avoir vécu cinq ans en Inde, cet érudit, qui est aussi le plus jeune membre de la Royal Society of Literature, publie *La Cité des djinns*, lauréat du prestigieux Thomas Cook Travel Book Award en 1994 et du Sunday Times Young British Writer of the Year Award. Il est aujourd'hui considéré comme l'un des meilleurs écrivains voyageurs de sa génération et reçoit en 2002 la médaille Mungo Park de la Royal Geographical Society pour sa contribution à la littérature de voyage. Spécialiste de l'histoire de l'Inde et de l'Orient, William Dalrymple collabore à de nombreux journaux anglais et américains, comme *The Guardian* et *The New Yorker*. Il est également l'auteur de scénarios de séries télévisées et d'émissions de radio consacrées à l'Inde, ainsi qu'au mysticisme et à la spiritualité britanniques. Marié et père de trois enfants, il partage actuellement son temps entre Londres et New Delhi.



## REMERCIEMENTS

Il m'a fallu quatre ans pour écrire ce livre qui raconte une année à Delhi. Ce fut un travail de longue haleine, au cours duquel j'ai acquis des dettes de reconnaissance envers de nombreuses personnes que je voudrais remercier aujourd'hui.

Tout d'abord, Dominic Arbuthnott, avec qui j'ai exploré Delhi comme jeune routard, il y a neuf ans. Sans lui, je n'aurais sans doute jamais pensé à m'aventurer à moins de mille kilomètres de l'Inde. Jon Connell et Dominic Lawson ont tous deux fait de moi leur correspondant dans ce pays, me permettant ainsi d'y revenir ; tous deux se sont montrés compréhensifs quand le livre m'empêchait de leur fournir à temps les articles et reportages qu'ils attendaient. Pendant ce temps, Mike Fishwick fut un éditeur généreux (et patient), et Maggie Nauch un agent modèle. Pendant nos vacances d'été dans le North Berwick, mes parents m'ont supporté avec leur patience habituelle.

Malcolm et Kathy Fraser m'ont laissé explorer en toute liberté leurs merveilleuses archives : à tous deux, mes plus vifs remerciements.

Salman Haidar s'est attaqué à la bureaucratie de Delhi et m'a obtenu mon premier permis de séjour ; Sunil et Shalini Sethi m'ont hébergé à Delhi jusqu'à ce que je trouve un logement. Kushwant Singh m'a poussé dans la bonne direction au début ; il m'a aidé ensuite à trouver mon

chemin parmi les eunuques et les déesses. Anil Seal, qui m'a enseigné un peu d'histoire indienne à Cambridge, m'a aidé à obtenir, contre toute probabilité, une carte d'accès à la Nehru Memorial Library où j'ai fait mes recherches.

Pavan Verma et Satish Jacob m'ont fait découvrir d'obscurs recoins de la Vieille Ville ; le Dr Jaffery m'en a montré d'autres, tout en m'abreuvant de thé chaud et fort et d'anecdotes sur les soufis. Muzaffar Alam m'a aidé pour les Moghols. Siddhart et Rashmi Singh m'ont offert leur hospitalité pendant plusieurs mois à Rohet Gahr où, cherchant désespérément l'inspiration, je me mis à l'écriture à la table même où Bruce Chatwin avait écrit *The Songlines*.

Plusieurs amis ont lu le manuscrit et m'ont fait de précieux commentaires. En Grande-Bretagne : Lucian Taylor, Patrick French, David Gilmour, Edward Whitley, Lucy et John Warrack, Nick et Georgia Coleridge, Fania Stoney, Elizabeth Chatwin, James Holloway, mon frère Rob et mes beaux-parents, Simon et Jenny Fraser. En Inde : Sam Miller, Navina Haidar, Tavleen Singh, Javed Abdullah, Manender Singh, Pavan Verma, Sachin Mulji et Naveen Patnaik.

Mais ma reconnaissance la plus profonde va, bien sûr, à ma femme Olivia. Non seulement elle m'a encouragé (ou plutôt contraint) par deux fois à poursuivre, quand dans des moments noirs j'avais décidé de tout abandonner ; elle a aussi lu et corrigé le travail de chaque jour, supporté mes crises de colère, recollé les pots cassés, m'a soutenu de la voix, manié un redoutable crayon rouge, sans compter le fait qu'elle a dessiné la couverture, les merveilleuses cartes et illustrations de l'édition originale.

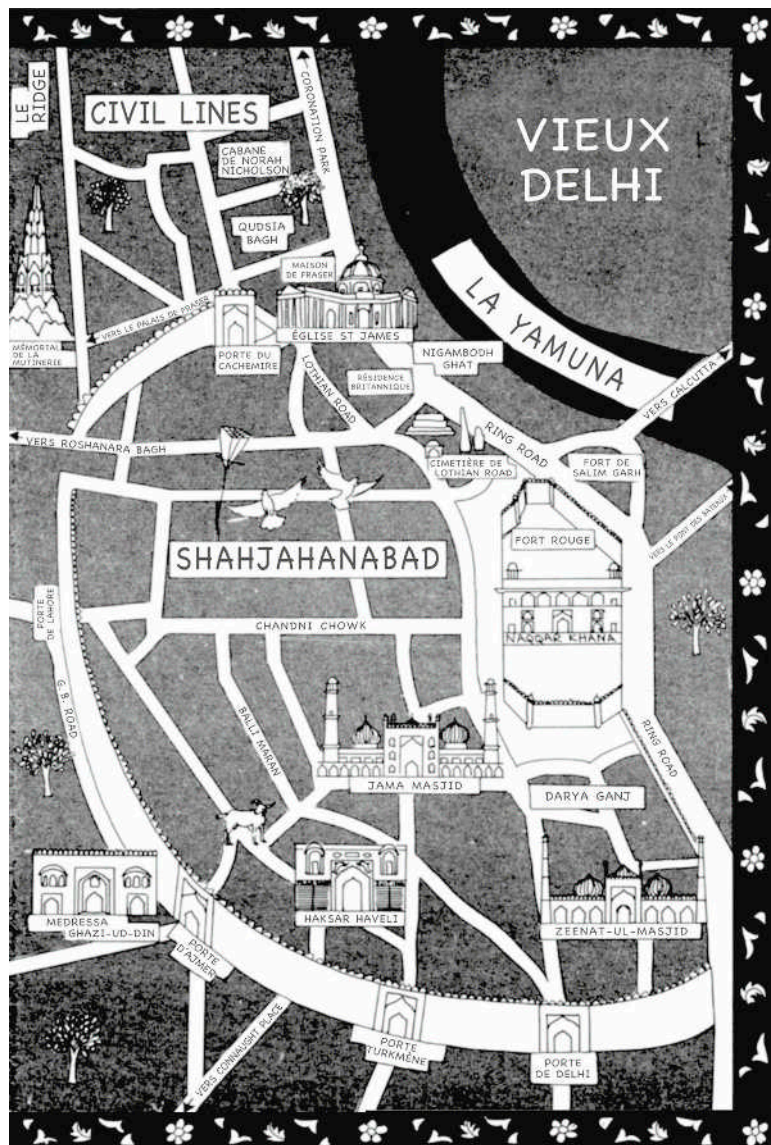
Ce livre n'aurait certainement jamais vu le jour sans elle. Je le dédie à Olivia avec amour, affection et une grande embrassade.

WILLIAM DALRYMPLE  
New Delhi, 6 mars 1993



## CARTES







## PROLOGUE

C'est dans la citadelle de Feroz Shah Kotla que je rencontrai mon premier soufi.

*Pir*\* Sadr-ud-Din avait des yeux de belette et une barbe enchevêtrée comme un nid de mainates. Le mystique me fit asseoir sur un tapis, m'offrit du thé et me parla des *djinn*s.

Il me raconta qu'au temps où le monde était neuf, quand Allah avait créé l'homme avec de la glaise, il avait créé également une autre race, pareille à la nôtre en toute chose, mais faite de feu. Les *djinn*s étaient des esprits, invisibles à l'œil nu ; pour les voir il fallait jeûner et prier. Pendant quarante et un jours, Sadr-ud-Din était resté assis sans manger, à demi nu dans les contreforts de l'Himalaya ; plus tard, il avait passé quarante et un jours plongé jusqu'au cou dans les eaux de la Yamuna.

Une nuit qu'il dormait dans un cimetière, il fut visité par le roi des *djinn*s. « Il était noir, grand comme un arbre, et il avait un œil au milieu du front, dit le *pir*. Le *djinn* m'offrait tout ce que je voulais, mais j'ai toujours refusé.

– Pourriez-vous me montrer un *djinn* ?

– Certainement, dit le *pir*. Mais tu t'enfuirais. »

\*Les mots en italique sont repris dans le glossaire. Toutes les notes sont de la traductrice.

J'avais tout juste dix-sept ans. Après dix ans d'école dans une vallée perdue au cœur des landes du nord du Yorkshire, je me retrouvais tout à coup en Inde, à Delhi. Aussitôt, je fus fasciné par cette grande capitale, si différente de tout ce que j'avais connu jusqu'ici. Delhi, me sembla-t-il d'abord, était plein de richesses et d'horreurs : c'était un labyrinthe, une ville de palais, un égout à ciel ouvert, une lumière filtrée par un écran ajouré, un horizon de dômes et de coupoles, une anarchie, une foule qui vous enserrait, des exhalaisons étouffantes, une bouffée d'épices.

La ville était aussi, comme je le découvris bientôt, un tissu d'histoires sans fin : des contes nés bien avant l'Histoire, au plus profond des chambres cavernueuses du mythe et de la légende. Mes amis, exaspérés par les camelots importuns de Janpath, avaient fui vers les plages de Goa, mais Delhi exerçait sur moi un charme irrésistible. Je restai, et trouvai bientôt du travail dans un hospice pour indigents au nord de la ville.

Les religieuses m'offrirent une chambre qui donnait sur une décharge municipale. Le matin, je regardais par la fenêtre le triste régiment des chiffonniers fouiller des tas d'ordures puantes ; au-dessus, dans un ciel cuivré, des vautours tournaient dans les courants ascendants, formant des dessins mouvants, comme les morceaux de verre d'un kaléidoscope. L'après-midi, quand j'avais fini de balayer et que les pensionnaires faisaient la sieste, je partais à la découverte. Je prenais un *rickshaw* et je pénétrais dans les entrailles de la Vieille Ville, me frayant un chemin dans l'entonnoir de plus en plus étroit des *gullies*, allées, ruelles et culs-de-sac, sentant les maisons se resserrer autour de moi.

En été, je préférais les avenues moins claustrophobiques de New Delhi, la ville de Lutyens. Là, sous un soleil vibrant, je marchais lentement à l'ombre des *nîms*, des ashoks, des tamariniers et des arjuns, le long des bungalows classiques

aux façades bombées et de leurs bosquets de flamboyants aux fleurs d'or liquide.

Dans les deux Delhi, c'étaient les ruines qui me fascinaient. Malgré tous les efforts des planificateurs pour créer de nouvelles colonies rutilantes en béton, on y voyait surgir des mausolées, de vieilles mosquées ou d'anciens collèges islamiques (les *medressas*), apparaissant brusquement aux ronds-points ou dans les jardins publics, incurvant le tracé des routes et posant des obstacles sur les terrains de golf. New Delhi, malgré son nom, n'était pas nouveau du tout. Ses larges avenues enserraient une nécropole gémissante, un cimetière de dynasties. Certains disaient qu'il y avait sept villes mortes à Delhi et que l'actuelle était la huitième ; d'autres en comptaient quinze, ou vingt et une. Tous s'accordaient pour dire que les ruines de ces villes étaient innombrables.

Mais ce qui était unique à Delhi, c'était qu'un peu partout dans la ville on trouvait aussi des ruines humaines. D'une certaine façon, les différentes parties de Delhi semblaient avoir préservé différents siècles, différents millénaires même. Les immigrés pendjabis représentaient parfaitement les années 1980 ; au volant de leurs fringantes Maruti, fascinés par la moindre nouveauté, ils étaient en prise directe avec leur époque. Les vieux majors qu'on voyait se promener dans Lodhi Garden avaient été mis en conserve un demi-siècle plus tôt : leurs moustaches de phoque et leur accent anglais d'opérette suggéraient que pour eux, le temps s'était arrêté en 1946. Les eunuques de la Vieille Ville, dont certains parlaient encore l'*ourdou* de la cour impériale, n'auraient pas déparé le dais du Grand Moghol. Quant aux *sadhus* de Nigambodh Ghat, je les imaginais citoyens égarés d'Indraprastha, le premier Delhi légendaire, celui du grand poème épique indien qu'est le *Mahabharata*.

Dans la population de la ville, tous les âges de l'humanité étaient représentés. Plusieurs millénaires existaient côte à côte ; des esprits formés par des ères différentes partageaient les mêmes trottoirs, buvaient la même eau, retournaient à la même poussière.

Ce n'est que des mois plus tard, en rencontrant Sadr-ud-Din, que j'appris le secret qui ramenait toujours la cité à la vie. Delhi, disait le pir, était habité par les djinns. Les envahisseurs avaient eu beau la brûler d'innombrables fois, millénaire après millénaire, la ville avait été inlassablement reconstruite ; chaque fois, tel le phénix, elle avait pu renaître de ses cendres. Comme les hindous croient que tout être vivant doit se réincarner à plusieurs reprises avant d'atteindre la perfection, il semblait que Delhi soit destiné à de nouvelles incarnations, de siècle en siècle. La raison, disait Sadr-ud-Din, en était que les djinns aimaient tant Delhi qu'ils ne pouvaient supporter de le voir vide et déserté. Jusqu'à ce jour, ils hantaient chaque maison, chaque coin de rue. On ne pouvait pas les voir, disait Sadr-ud-Din, mais si on se concentrait, on pouvait les sentir autour de soi, les entendre chuchoter ou même, si on avait de la chance, sentir leur souffle chaud sur son visage.

À Delhi je compris que j'avais trouvé le thème d'un livre : le portrait d'une ville disloquée dans le temps, une ville dont les différents âges étaient suspendus côte à côte comme dans un aspic – une cité de djinns.

Cinq ans après mon premier séjour, je revins à Delhi, cette fois nouvellement marié. Olivia et moi, nous arrivâmes en septembre. Nous trouvâmes un petit appartement au dernier étage d'un immeuble, près du village soufi de Nizamuddin, et nous nous y installâmes.

Notre propriétaire s'appelait Mme Puri.



## CHAPITRE 1

Perché tout en haut de la maison, l'appartement n'était qu'un appentis fixé sur la terrasse de Mme Puri. La chaleur de septembre, moite et suffocante, envahissait la cage d'escalier ; le toit n'était pas plus épais que de la tôle ondulée.

À l'intérieur, une scène digne des *Grandes Espérances* de Dickens nous attendait : l'ensemble était couvert d'une épaisse couche de poussière, une famille de moineaux nichait dans les stores et une multitude de vieilles toiles d'araignée, en grandes frondaisons de soie arachnéenne, ornait les coins. Mme Puri, une petite dame voûtée vêtue d'un *salwar kameez*, se tenait sur le seuil.

« Le dernier locataire ne sortait pas beaucoup », dit-elle en tourmentant de sa canne les toiles d'araignée. Elle ajouta : « Ce n'était pas un monsieur soigneux. » Olivia souffla sur une commode : la poussière était si épaisse qu'on aurait pu y inscrire son nom.

Toute grand-mère qu'elle fût, notre propriétaire se révéla bientôt être une femme redoutable. Mme Puri, d'une famille *sikhe* de Lahore, avait été expulsée de son ancienne maison au moment de la Partition, et elle avait tout perdu lors des émeutes de 1947. Elle était arrivée à Delhi en char à bœufs. Quarante-deux ans plus tard, la misérable réfugiée s'était convertie en princesse du Pendjab. Elle était devenue très riche : elle possédait des immeubles dans tout Delhi et

avait troqué son bœuf contre une flottille de voitures – des Maruti toutes neuves, prestigieuses concurrentes des vieilles Ambassador. Elle gérait également tout un tas d'affaires comme la « Gloriana Finishing School », la première école pour jeunes filles des Indes, institution unique où les jeunes villageoises apprenaient à utiliser fourchettes et couteaux, à se mettre du rouge à lèvres et à parler poliment du temps qu'il fait.

Mme Puri en était arrivée là grâce à la combinaison d'un travail acharné et de bons vieux principes d'économie. Au cœur de la canicule, elle allumait rarement le climatiseur. En hiver elle se permettait une heure de radiateur électrique par jour. Elle recyclait nos vieux journaux ; et en revenant de nos dîners, tard le soir, nous l'apercevions encore debout, en ombre chinoise à sa fenêtre, tricotant des pull-overs pour l'exportation. « Le sommeil est d'argent, expliquait-elle, mais la richesse est d'or. »

Tout cela était admirable, mais le hic, comme nous n'allions pas tarder à le découvrir, était qu'elle attendait de ses locataires la discipline qu'elle s'imposait à elle-même. Un beau matin, une semaine après notre arrivée, je constatai en ouvrant le robinet que l'eau avait été coupée, et je descendis pour tenter de résoudre le problème. Mme Puri était levée depuis longtemps ; elle était déjà allée au *gurdwara* (temple sikh), avait fait ses prières et était en train de boire son verre d'eau de riz matinal.

« Il n'y a pas d'eau chez nous ce matin, madame Puri.

– Non, monsieur William, et je vais vous dire pourquoi.

– Pourquoi, madame Puri ?

– Vous recevez des gens, monsieur William. Et chaque fois ils vont aux toilettes.

– Mais quel est le rapport avec notre alimentation en eau ?

– Hier, j'ai entendu la chasse sept fois, dit Mme Puri en frappant le sol de sa canne, alors j'ai coupé l'eau pour protester. »

Elle fit une pause pour me permettre de mesurer l'énormité de mon crime.

« Est-ce étonnant qu'on manque d'eau dans notre Inde, si des gens comme vous tirent la chasse sept fois en une soirée ? »

Son mari, le vieux M. Puri, était un magnifique sikh avec une longue barbe blanche et un déambulateur équipé de roulettes. Il semblait plutôt aimable, saluant toujours poliment depuis son fauteuil quand nous passions. Mais lorsque nous avons emménagé, Mme Puri nous avait pris à part et nous avait avertis que son mari n'était plus tout à fait lui-même depuis les émeutes qui avaient suivi la mort de Mme Gandhi en 1984.

C'était une histoire assez héroïque. Quand des vandales avaient commencé à attaquer la porte d'entrée, M. Puri avait ordonné à Ladoo, son domestique (dont le nom signifiait Bonbon), de le placer directement derrière le bois qui volait en éclats. Avec un cri à vous figer le sang, il avait brandi son vieux revolver de service et vidé tout le chargeur à travers la porte. Prenant leurs jambes à leur cou, les voyous étaient partis attaquer la station de taxis au coin de la rue, et les Puri avaient été sauvés.

Mais depuis lors, le vieux monsieur était devenu un fervent nationaliste sikh.

« Chacun devrait avoir son pays, grognait-il. Les musulmans ont le Pakistan. Les hindous ont leur Hindoustan. Le Pendjab est notre patrie. Si j'étais jeune, je rejoindrais Bhindranwale<sup>1</sup> et je combattrais ces chiens d'hindous.

1. Jarnail Singh Bhindranwale, prêcheur religieux et militant nationaliste sikh, dirigeait le groupe qui a occupé le Temple d'or à Amritsar en juin 1984. Il mourut lors de l'assaut final lancé par l'armée indienne sur le Temple ; cette attaque, qui choqua profondément la communauté sikhe, eut pour conséquence l'assassinat d'Indira Gandhi et les sanglantes émeutes qui suivirent (voir chap. 2).

- Discours que tout cela, répondait Mme Puri.
- Avant ma mort, je verrai le Khalistan libre.
- Quelle chimère ! Combien d'années nous reste-t-il ?
- Le Pendjab est ma patrie.

– Il est peut-être né au Pendjab, disait Mme Puri en se tournant vers moi, mais il ne pourrait plus vivre au village maintenant. Il aime les toilettes à chasse d'eau et Star TV. Tout le monde aime les toilettes à chasse d'eau et Star TV. Comment renoncer à ces choses quand on a goûté à tant de luxe ? »

Depuis les émeutes, M. Puri était également sujet à des crises de sénilité. Parfaitement lucide un jour, le lendemain il était en proie aux hallucinations les plus étranges. Ces jours-là nos conversations prenaient un tour un peu surréaliste :

M. PURI (*criant dans l'escalier*) : Monsieur William ! Sortez vos foutues mules de ma chambre immédiatement !

W. D. : Mais, monsieur Puri, je n'ai pas de mules.

M. PURI : Balivernes ! Sinon, comment auriez-vous fait monter vos malles ?

Mais au cours de notre premier mois dans sa maison, M. Puri se comporta fort bien. En dehors de deux demandes en mariage adressées à ma femme, il se conduisit en parfait gentleman.



La mousson avait été mauvaise. Normalement à Delhi, septembre est un mois d'une fertilité quasi équatoriale, et le pays semble revigoré et lavé de frais. Mais l'année de notre arrivée, après un été torride, les pluies n'avaient duré que trois semaines. Aussi la poussière était-elle omniprésente, et les arbres et les fleurs de la ville avaient tous l'air d'avoir été saupoudrés d'une légère couche de talc.

Pourtant l'atmosphère était encore moite et collante, et c'est en nage que nous commençâmes à déballer nos malles et à découvrir les excentricités de notre logis : la sonnette qui carillonnait alternativement l'hymne national indien et *Land of Hope and Glory* ; le chauffe-eau qui, si on oubliait de l'éteindre, crachait une fontaine d'eau bouillante par un tuyau situé sur le toit, et inondait la terrasse d'une douche brûlante ; le joli petit édifice rond derrière le jardin, que nous avions d'abord pris pour un temple, et qui se révéla être la station d'épuration locale.

Mais la nouveauté la plus étrange de notre vie en Inde – plus étrange encore que Mme Puri – fut l'afflux soudain d'une nombreuse domesticité. Avant notre arrivée à Delhi, nous avions vécu sans le sou à Oxford dans un petit réduit pour étudiants. Ici nous n'avions toujours que deux pièces, mais nous avions deux fois plus de personnel. Ce n'est pas que nous ayons particulièrement ressenti le besoin ou le désir de nous faire servir ; mais Mme Puri nous fit comprendre sans ambiguïté que l'emploi de domestiques était une fâcheuse nécessité dont dépendait le prestige de sa maison.

Le soir de notre installation, nous avons passé nos premières heures à épousseter et astiquer avant de nous effondrer dans nos lits, épuisés, vers deux heures du matin. Le lendemain à sept heures trente précises, nous fûmes réveillés au son de *Land of Hope and Glory*. À demi endormi, je titubai vers la porte et y trouvai Ladoo, le serviteur de Mme Puri, qui m'attendait sur le palier. Il portait un plateau. Sur le plateau se trouvaient deux verres de *chai*, le thé indien au lait.

« *Chota hazari*, Sahib, dit Ladoo. Le thé du matin.

– Que c'est gentil, dis-je en revenant vers Olivia. Mme Puri nous a fait monter du thé.

– J'aurais préféré qu'elle le fasse deux heures plus tard », dit Olivia de dessous les draps.

Je finis mon thé et me replongeai sous la couverture. Dix secondes plus tard, l'hymne national indien résonna. Je me traînai une fois de plus vers la porte. Dehors se tenait un homme maigre aux lèvres rougies par le bétel. Il avait une écharpe enroulée autour de la tête et portait, malgré la chaleur, une épaisse veste molletonnée boutonnée bien serrée. Je ne l'avais jamais vu.

« *Mali* », dit-il. Le jardinier.

Il salua, entra et se dirigea d'autorité vers la cuisine. Depuis la chambre, je l'entendais s'activer, remplir un seau d'eau, arroser les plantes de la terrasse. Il frappa discrètement à la porte de la chambre pour indiquer qu'il avait terminé, puis disparut dans l'escalier. Le *mali* fut suivi d'abord par Murti, la balayeuse, ensuite par Prasad, le *dhobi*, puis enfin par Bahadur, le cuisinier népalais de Mme Puri. J'abandonnai tout espoir de me rendormir et descendis.

« Madame Puri, dis-je, depuis sept heures trente il y a toute une procession de gens étranges qui entrent et sortent de mon appartement.

– Je sais, monsieur William, répondit Mme Puri. Ces gens sont vos serviteurs.

– Mais je ne veux pas de serviteurs.

– Tout le monde a des serviteurs, dit Mme Puri. Vous aussi, vous devez avoir des serviteurs. Ces gens sont là pour ça. » Je fronçai le sourcil.

« Il nous en faut vraiment tant que cela ?

– Eh bien, il vous faut un cuisinier et un *bearer*, un valet.

– Nous n'avons pas besoin de valet. Et nous aimons cuisiner tous les deux.

– Alors, vous pouvez avoir un valet-cuisinier. Un homme, deux fonctions. Très moderne. Et puis il y a la balayeuse et le *mali*, et le *dhobi* pour votre lessive. Il vous faut aussi un chauffeur. » Mme Puri plissa le front. « Très important,

un bon chauffeur, dit-elle gravement. Un type bien *pukka*, avec un bel uniforme.

– Je n’ai pas de voiture. Je n’ai donc aucun besoin d’un chauffeur.

– Mais si vous n’avez pas de voiture et de chauffeur, dit Mme Puri, comment allez-vous vous déplacer ? »



Balvinder Singh, fils de Pendjab Singh, prince des chauffeurs de taxi, puisse ta moustache ne jamais grisonner, ni ton foie céder à la cirrhose ! Ni ta précieuse Hindustan Ambassador subir de nouvelle collision, comme celle qui nous fit emboutir une fourgonnette pleine de Mango Frooty Drink.

Je me souviens qu’au cours de ma première année à Delhi, j’avais trouvé la circulation à la fois anarchique et alarmante, mais dès mon second séjour je réalisai qu’elle était en fait régie par des lois très strictes. La priorité appartient au véhicule le plus gros. Les bus laissent la priorité aux poids lourds, les Ambassador aux bus, et les cyclistes à tout le monde sauf aux piétons. Sur la route, comme dans bien d’autres aspects de la vie indienne, la raison du plus fort est toujours la meilleure.

Mais M. Balvinder Singh est un individualiste, qui croit fermement à l’importance de l’affirmation de soi. Si les circonstances le forcent parfois à s’incliner devant un bus ou un camion, il n’a jamais jugé nécessaire de céder le passage aux frères Maruti, nouvelles venues plus hautes que son Ambassador, mais moins solidement construites. Après tout, M. Singh est un *kshatriya* de caste, un guerrier, et comme ses ancêtres il tient à montrer qu’il n’a peur de rien. Il dédaigne les actes aussi timorés que l’usage du rétroviseur ou du clignotant. Son Ambassador est son char de guerre,

le klaxon son épée. Se faufile dans le trafic, défiant les autres taxis, Balvinder Singh est un rajah de la route.

Ou du moins il l'était. Un mois après notre arrivée, M. Singh et moi-même eûmes un accident. Négociant un carrefour avec plus de flegme que d'habitude, nous percutâmes une fourgonnette Maruti, l'emplant par la proue, si bien qu'une hémorragie de Mango Frooty Drink se répandit sur le capot de M. Singh. Personne ne fut blessé, et M. Singh, étrangement ravi de son tableau de chasse, prit la chose stoïquement.

« Monsieur William, dit-il. Dans ma vie, six fois j'ai tamponné. Et pas une seule fois je n'ai été tué. »

Bien que je sois très attaché à lui, Olivia n'hésite pas à me rappeler que c'est un personnage peu attirant à bien des égards. Ce sikh du Pendjab est l'équivalent oriental du goujat de l'Essex. Il mâche son *paan* et crache le jus de bétel par la fenêtre, laissant de longues traînées rouges sur tout le côté droit de sa voiture. Il pousse des gloussements de joie incohérents quand il rabat un rickshaw sur le trottoir ou envoie une bande de petits vendeurs de journaux dans le fossé. Il saute de son taxi pour uriner aux feux rouges et se gratte l'entrejambe en parlant. Comme l'homme de l'Essex, c'est un paillard. Il suit des yeux les saris le long des avenues de Delhi ; les jeunes sikhes rebondies installées en amazone à l'arrière des motocyclettes le réjouissent tout particulièrement. Deux fois par semaine, quand Olivia n'est pas dans la voiture, il me propose de me conduire à G. B. Road, le quartier chaud de Delhi : « Juste pour voir, suggère-t-il. Dames de Delhi très bonnes. Seins comme des mangues. »

Et pourtant il a ses principes. Comme son homologue anglais, il croit aux vertus du travail. Il a du mal à comprendre les mendiants qui se pressent aux feux rouges.

« Pourquoi ces gens travaillent pas ? dit-il. Ils ont deux bras et deux jambes. Pas mutilés. »



- Mutilisés ?
  - Une jambe en moins peut-être, ou une oreille.
  - Vous voulez dire mutilés ?
  - Oui. Mutilisés. Sikhs pas comme ça. Sikhs travaillent dur, gagnent l'argent, achètent voiture. » Ignorant le bus qui se précipite sur nous, il se retourne avec un énorme clin d'œil.
- « Et après, sikhs boivent whisky, regardent télé, mangent *tandoori chicken* et vont G. B. Road. »



La maison donnait sur un petit espace de verdure tropicale, avec une pelouse moelleuse bordée d'une haie de *champas* et d'*ashoks*. Chaque jour, il était le théâtre d'une routine immuable, d'une inflexibilité quasi védique.

Tôt le matin, sous un ciel bleu et sans nuages, les domestiques promenaient des teckels potelés dans le gazon, ou bien, leurs tâches accomplies, se rassemblaient sur le trottoir pour bavarder ou jouer aux cartes. Puis, vers neuf heures, la paix matinale était rompue par une procession de colporteurs à bicyclette, chacun poussant son cri particulier : le collecteur de vieux journaux (« *Paper-wallah ! Paper-wallah !* ») était suivi du vendeur de fruits (« Manges ! Lychees ! Bananes ! Papayes ! »), du garçon boulanger et de l'homme à la brouette de légumes. Mon préféré, le batteur de coton qui retapait les vieux matelas, annonçait son arrivée en jouant de la guimbarde. Le dimanche matin, un acrobate surgissait avec son ours savant ; il avait deux tambours et quand il les faisait retentir, la place se remplissait d'enfants comme par miracle. En début d'après-midi, c'était un vieil aveugle qui jouait de l'accordéon. Il chantait des hymnes et des *qawwalis* religieux, et parfois les riches envoyaient un domestique lui donner une poignée de monnaie.

Plus tard dans l'après-midi, un troupeau de vingt ou trente vaches parcourait la ruelle derrière la maison. Il n'y avait jamais de vacher, mais elles allaient toujours tranquillement, soulevant des nuages de poussière. Parfois elles butaient sur un des domestiques à bicyclette qui zigzaguaient dans l'allée en revenant de Khan Market chargés de provisions. Ensuite, c'était le bref crépuscule indien : un soleil pâle comme un camembert descendait derrière les rangées d'arbres, puis venaient l'odeur des feux de bois ou de bouse de vache, les derniers cris rauques des perruches et des mainates, et la stridulation lancinante des premières cigales.

Puis enfin, une fois couchés, nous entendions les *chowkidars* faire leur ronde, frappant leurs bâtons et donnant des coups de sifflet. Il n'y avait jamais de cambrioleurs dans ce quartier de Delhi, et les *chowkidars* étaient un luxe parfaitement inutile.

Mais, comme disait Mme Puri, il fallait maintenir les apparences.



M. Singh aussi avait des idées très arrêtées quant aux apparences.

« Vous êtes anglais, me dit-il la première fois que je hélai son taxi. Je sais que vous êtes anglais. »

C'était en fin d'après-midi, au bout de notre première semaine à Delhi. Nous venions d'emménager et avons entamé l'éreintant parcours d'obstacles dans les méandres de l'administration indienne auquel sont soumis tous les nouveaux arrivants. Nous étions en retard à un rendez-vous au Bureau régional d'enregistrement des étrangers, mais l'affirmation de M. Singh demandait une explication.

« Comment savez-vous que je suis anglais ? »

– Parce que, dit M. Singh, vous n’êtes pas sportif...  
– En fait, je suis très sportif, interrompis-je. Je cours chaque jour, je nage en été...

– Aucun Anglais n’est sportif, dit M. Singh, nullement intimidé.

– Beaucoup de mes compatriotes sont très amateurs de sport, insistai-je.

– Non, non, dit M. Singh. Vous pas saisir.

– Nous sommes toujours très forts dans le quinze cents mètres, et parfois notre équipe de cricket...

– Non, non, dit M. Singh. Toujours vous pas saisir. Les Anglais ne sont pas des *sporteurs*. » Il tortilla les bouts de sa moustache gominée. « Tous les hommes devraient être sportifs d’une moustache, parce que toutes les dames aiment très beaucoup. »

Il me fit signe de monter.

« C’est la mode de notre temps », dit-il en démarrant en trombe et manquant de peu un piéton.

La compagnie de taxis de M. Singh se trouvait derrière l’India International Centre, auquel elle empruntait son nom : « Taxis Derrière International ». La compagnie était dirigée par Pendjab Singh, le père sévère et autoritaire de Balvinder, et son personnel consistait en Balvinder et ses deux rondouillards de frères, Gurmuck et Bulwan. Il y avait aussi toute une série de cousins qui prenaient le relais durant les week-ends et les nuits. Au fil des mois, nous apprîmes à les connaître tous, mais Balvinder occupa bientôt une place toute particulière dans notre vie.



Cette première semaine ainsi que la suivante, Balvinder nous conduisit, Olivia et moi, à travers tout un dédale

de bureaux gouvernementaux. Ensemble, nous nous présentions quotidiennement au monstre de béton en voie de décomposition connu sous le nom de Shastri Bhavan, centre nerveux du kafkaïen ministère de l'Information, de la Radio et de la Télévision. Ici, en neuf visites successives, je déposai quatre télécopies, trois télex, deux enveloppes contenant des photos d'identité (noir et blanc, s'il vous plaît) et une liasse de lettres de mon rédacteur en chef à Londres, le tout dans le but d'obtenir mon accréditation comme correspondant étranger.

Finalement, au rythme lent des rouages bureaucratiques, ma candidature fut acceptée – un an après que le journal que je devais représenter eut cessé de paraître. Imperturbables, les services de Shastri Bhavan refusent toujours d'admettre la triste fin du *Sunday Correspondent*, et continuent à envoyer chaque jour à son correspondant en Inde des communiqués de presse détaillant les raisons du déclin de la production de fonte nationale, ou célébrant le succès de la cinquième Conférence internationale sur la chèvre (sujet : « Le rôle de la chèvre dans la prospérité locale »).

Mais s'il existe une chose plus déprimante encore que Shastri Bhavan, ce sont les bureaux de la Mahanagar Telephone Nigam Limited. La Telephone Nigam est l'unique pourvoyeur de services téléphoniques vers l'extérieur du pays. Sans l'aide de la Telephone Nigam, on est fini, perdu. Le fait est bien connu de tous les employés de l'organisme en question, et sur cette certitude s'est construit tout un empire voué à la confusion, à la production de difficultés administratives, à la collecte de pots-de-vin et, par-dessus tout, à la sécrétion gluante d'un vaste réseau de toiles d'araignée bureaucratiques.

Par une matinée de septembre chaude et poussiéreuse, j'entrai pour la première fois dans la salle 311 où officiait M. Ram Lal. M. Lal était assis sous une affiche représentant

le Mahatma Gandhi, sur laquelle était écrit : « Le client est le plus important de nos visiteurs. Il ne dépend pas de nous, nous dépendons de lui. »

Comme pour mieux contredire le message du Mahatma, M. Lal tenait dans ses mains le *Times of India*, ouvert à la page des sports. Le journal formait une barrière entre M. Lal et la foule des suppliants hagards qui se pressaient devant lui, brandissant des bouts de papier, les mains jointes dans un geste de *namaste*, ou secouant leur turban de droite et de gauche en signe de frustration muette.

Une dame pendjabie assise en larmes dans un coin répétait sans cesse : « Mais j'ai une lettre du secrétaire d'État aux Communications... mais j'ai une lettre... une lettre... » Des sous-fifres entraient et sortaient en silence, portant des dossiers et des liasses de photocopies. Derrière M. Lal il y avait la carcasse d'un ordinateur défunt, placée là dans un but apparemment décoratif.

Quand M. Lal daigna enfin baisser son journal – ce qu'il fit avec une infinie lenteur, ajustant soigneusement le moindre pli –, il sonna et ordonna à un des plantons de lui apporter une tasse de thé.

« Bien, dit-il, levant les yeux pour la première fois. Qui est le premier ? »

Une centaine de mains se levèrent, mais une voix domina les autres : « C'est moi. »

Le propriétaire de la voix s'avança, retenant d'une main son *dhoti* sur sa panse. C'était un homme fabuleusement gros, âgé d'environ soixante-dix ans, avec d'épaisses lunettes en plastique et l'ombre d'une barbe grisonnante.

« Mon nom est Sunil Gupta – appelez-moi Sunny. » Il s'avança, saisit la main de M. Lal, et la serra énergiquement.

« Je suis un nationaliste, dit M. Gupta. Un nationaliste et un combattant de la liberté. Je suis aussi candidat indépendant aux prochaines élections municipales. J'aurai mon

bureau électoral en face du Palais de justice, à côté du marchand de *paan*. Je veux une ligne téléphonique temporaire, et je vous serais reconnaissant d'expédier la chose promptement. » Il se caressa le ventre. « Une action diligente serait hautement appréciée.

– Avez-vous fait une demande de raccordement ? demanda M. Lal.

– Non, jeune homme, dit Sunny Gupta. C'est ce que je suis en train de faire.

– Première demande, salle 101. Au suivant.

– Mais, dit M. Gupta, je dois maintenir le contact avec mes électeurs. Il me faut un téléphone immédiatement. Je vous serais très reconnaissant si vous pouviez m'obtenir un raccordement pour super VIP dans les plus brefs délais.

– Êtes-vous membre du Lok Sabha ?

– Non. Je...

– Dans ce cas il faut aller voir M. Dharam Vir...

– Monsieur, écoutez-moi...

– ... à la salle 101. »

D'un geste théâtral, M. Gupta tira de sa poche un papier défraîchi.

« Monsieur, dit-il, regardez cela, s'il vous plaît. C'est mon manifeste. »

En haut du feuillet, en grandes lettres rouges, son slogan proclamait : « UN NATIONALISTE PUR ET DUR ET UN COMBATTANT DE LA LIBERTÉ ». M. Gupta ajusta ses lunettes et lut : « J'ai été Membre Fondateur et Président de l'Institut Social et Religieux de l'Inde, section de Patna... »

Pendant ce temps, M. Lal examinait le formulaire de la dame pendjabie larmoyante. Il le lut deux fois, et, fronçant le sourcil, apposa son paraphe dans le coin supérieur droit.

« Voyez M. Sharma pour le faire contresigner. Salle 407. » La femme se répandit en sanglots de gratitude. À côté d'elle, M. Gupta pérorait toujours :

« Je suis un ancien membre du Comité de publicité du parti du Congrès, division de Bhagalpur. Ex-secrétaire adjoint du Comité du Congrès pour la Jeunesse, Chhota Nagpur, dans le Bihar. Je suis poète et journaliste. Héros de la guerre indo-pakistanaise de 1965, secteur de Jaisalmer...

– Madame, continua M. Lal, payez s'il vous plaît chez M. Surwinder Singh, comptabilité, salle 521.

– J'ai été éditeur fondateur de *Sari*, le mensuel féminin en hindi, et de *Kalidasa*, le journal littéraire bisannuel de Patna. J'ai donné cinq acres de terrain à l'hôpital des Vaches de Chhota Nagpur. Quatre fois j'ai été emprisonné par les Anglais pour mes services à la mère patrie.

– Si vous trouvez que ça se passe mal ce matin, dit M. Lal en prenant mon formulaire, venez donc ici le vendredi. C'est le jour de plus grande affluence. »

Je quittai le bureau de M. Lal vers midi. À quatre heures et demie, j'avais fait la queue dans neuf bureaux différents, attendant chaque fois la lettre magique, le sceau, la signature, le contreseing, la note de demande, l'ordre de mise en place ou le reçu qui devait, à un moment donné dans un futur lointain, me valoir l'obtention d'un téléphone.

« Le téléphone sera installé dans les deux mois, dit M. Lal en me serrant la main, à la fin de la course d'obstacles. Deux mois, pas de problème. Ou peut-être un peu plus. Il y a de l'arriéré. »

M. Gupta était toujours au fond du bureau de M. Lal. Il était calme à présent, mais se cramponnait toujours à son manifeste électoral. En sortant, je lui fis un petit signe de sympathie.

« Quand je pense, soupira-t-il, que j'ai été emprisonné sept fois par les Anglais avec Gandhiji. Tout ça pour en arriver là... »

À son bureau, M. Lal avait repris sa lecture de la page sportive du *Times of India*.



Si certains quartiers de la ville avaient conservé leur caractère moghol, ou même médiéval, il n'en restait pas moins que Delhi changeait, et changeait vite.

Le monde de M. Gupta – le petit monde des combattants de la liberté, du socialisme artisanal du Congrès et du mouvement non aligné –, tout cela était en voie de disparition ; en parcourant New Delhi, on sentait le vieil ordre s'écrouler pratiquement d'heure en heure, noyé sous un déluge de Maruti de conception japonaise, de centres commerciaux en béton et de gratte-ciel. Les antennes paraboliques faisaient désormais concurrence aux dômes des mosquées et aux tours des temples. Il y avait tout à coup beaucoup d'argent : les riches n'allaient plus passer la saison chaude à Simla, ils fermaient leurs appartements et prenaient leurs quartiers d'été à Londres ou à New York.

C'est dans l'architecture que ce changement était le plus évident. Lors de mon premier séjour à Delhi, c'était encore une ville coloniale, aux longues avenues bordées par les bungalows blancs de Lutyens. C'étaient eux qui donnaient à New Delhi tout son caractère, fait de routes ombragées plantées de jamuns et d'ashupals, le long desquelles de discrets murs de briques rouges abritaient des centaines de maisons coloniales blanches et basses, ornées de frontons brisés et de hautes colonnes ioniques.

Un des plus beaux souvenirs de mon premier séjour est lié au jardin d'un de ces bungalows : je m'y revois un verre à la main, installé les pieds en l'air dans un Bombay Fornicator – un de ces fauteuils en osier aux larges bras qui



font partie du mobilier essentiel de toute terrasse coloniale. Devant moi s'étendait une pelouse parsemée d'arceaux de croquet ; au-delà s'arrondissait la façade blanche d'une maison dont le modèle fut l'un des mieux inspirés du xx<sup>e</sup> siècle. Aucun gratte-ciel ne pointait par-dessus les toits. Et pourtant ce lieu de rêve n'était pas situé dans un faubourg verdoyant, mais au cœur même de New Delhi. Cet horizon sans obstacle était un cas unique parmi les capitales modernes, une dernière survivance de l'urbanisme d'un âge plus élégant.

À présent, inévitablement sans doute, ce paysage était en voie de disparition : de nouvelles structures supplantaient rapidement les bungalows ; d'énormes blocs, comme un Lego géant, surgissaient le long de toutes les artères partant de Connaught Circus. Le Jantar Mantar, l'observatoire rose saumon construit au xvii<sup>e</sup> siècle par le rajah Man Singh, semblait maintenant tout petit parmi les grands immeubles qui lui barraient résolument la vue du ciel. Sur la grande avenue majestueuse qui mène de la résidence des vice-rois, construite par Lutyens, à l'arche d'India Gate, trônait désormais une hideuse serre de verre et de plastique : l'hôtel *Méridien*.

D'autres bâtiments, encore moins sympathiques, étaient déjà en projet. Sur Kasturba Gandhi Marg, autrefois Curzon Road, seules deux des anciennes villas à l'italienne subsistaient, et l'une d'entre elles était en piteux état. Le crépi de la façade s'écaillait et le jardin était revenu à l'état sauvage. Devant la maison, un énorme panneau proclamait :

UN PROJET DE LA FIRME ÉROS  
APPARTEMENTS RÉSIDENTIELS  
DE GRAND LUXE  
PLUSIEURS ÉTAGES ULTRAMODERNES  
OUVERTURE PRÉVUE EN 1994

On disait que pas un seul des bungalows de Lutyens appartenant toujours à des particuliers ne survivrait jusqu'à la fin du siècle.

Ce n'était pas le seul changement. L'Inde était envahie d'idées et de biens de consommation occidentaux, et les mœurs occidentales avaient suivi. Des couples adultères se promenaient dans les jardins publics ; d'énormes panneaux publicitaires vantaient des préservatifs. La capitale indienne, jadis dernier bastion de la vierge chaperonnée, de la chambre fermée à double tour et du mariage arrangé, se remplissait peu à peu d'amoureux : chuchotants, rougis-sants, parfois main dans la main, ils musardaient sous les arbres en fleur comme les personnages d'une miniature. Delhi se déboutonnait. Après le long crépuscule victorien, le sari commençait à lui glisser des épaules.

D'autres nouveautés étaient moins prometteuses. Les rues s'embouteillaient ; la pollution était épouvantable. Tous les jours, près d'un milliard et demi de litres d'eaux usées venaient assaisonner les eaux paresseuses de la Yamuna.

Parallèlement à la croissance rapide d'une classe moyenne aisée, la pauvreté augmentait considérablement. On disait que, chaque semaine, six mille immigrants sans le sou arrivaient à Delhi en quête de travail. On les retrouvait aux carrefours, le long de Lodhi Road, la main tendue pour demander l'aumône. Les *jhuggis* – les vastes bidonvilles en toile de jute où ces gens vivaient – avaient quadruplé depuis 1984. De nouveaux *jhuggis* s'étendaient le long des canaux de drainage asséchés, envahissaient les viaducs, étendaient leurs tentacules sur les trottoirs et le bord des routes. La nuit, des feux de cuisine scintillaient dans les vieux mausolées des Lodhi.

Les attitudes aussi changeaient, révélant un durcissement subtil. Dans les salons élégants de Delhi où se décidait

le sort de 880 millions d'Indiens, la bourgeoisie semblait perdre sa tolérance ; les grandes qualités hindoues d'assimilation et de compréhension n'étaient plus à l'honneur. La mode était à une sorte de fascisme atténué : des gens éduqués vous disaient qu'il était temps que ces fichus musulmans soient mis au pas, que le parti du Congrès les avait amadoués et dorlotés trop longtemps, qu'ils étaient pouilleux et fanatiques, et qu'ils se reproduisaient comme des lapins. Ils devraient tous être derrière les barreaux, disaient les maîtresses de maison en vous versant un verre de whisky importé ; l'expulsion était trop bonne pour eux.

Dans ces salons, étrangement, personne ne se plaignait des sikhs. C'étaient pourtant eux, et non les musulmans, qui avaient souffert le plus récemment de ce durcissement, de cette nouvelle intolérance qui, instable comme un bloc de phosphore, pouvait s'embraser d'un instant à l'autre.



## CHAPITRE 2

Selon son habitude, Indira Gandhi avait pris des toasts et des fruits au petit déjeuner. C'était le 31 octobre 1984 et les bougainvillées étaient en fleur.

À neuf heures quinze, elle descendit du porche de son bungalow blanc, traversa la pelouse le long du bassin aux lotus, puis passa dans l'ombre verte de l'allée de pipals. Elle sourit à son garde du corps sikh, le sous-inspecteur Beant Singh. Singh ne lui rendit pas son sourire. Au contraire, il brandit son revolver et lui tira une balle dans le ventre. Son camarade, l'agent Satwant Singh, vida ensuite sur elle le chargeur de son pistolet-mitrailleur.

Aujourd'hui, la maison de Mme Gandhi est un sanctuaire dédié à la mémoire du défunt Premier ministre. Les écoliers, par bus entiers, défilent, léchant leur cornet de glace en contemplant les appartements de Mme Gandhi figés pour toujours dans l'état où ils étaient le jour de son assassinat. Son jeu de Scrabble, une photo dédicacée de Hô Chi Minh (« À Indira, affectueux souvenir »), une paire d'aiguilles à tricoter et ses livres – un choix inattendu qui va de Marx et Malraux au *Journal* d'Evelyn Waugh : tout est sous verre, numéroté et catalogué. Dehors, au milieu de l'avenue, un monument d'un étonnant mauvais goût marque le lieu où elle est tombée : un bouquet de roses rouges en verre, sur une base de cristal dépoli, don du

peuple tchécoslovaque. Il a l'air de vouloir marquer le lieu de sa mort. Mais en fait, alors qu'elle gisait là, dans le sang de ses quelque vingt blessures, Indira Gandhi était encore vivante.

Une ambulance était stationnée à la grille de la propriété, comme l'exigeait le règlement ; mais, la chose se passant à Delhi, le chauffeur était parti boire un verre de thé. C'est donc Sonia Gandhi, la belle-fille d'Indira, qui embarqua hâtivement le Premier ministre à l'arrière d'une vieille Ambassador, et la conduisit à l'All-India Medical Institute, à cinq kilomètres de là.

Indira était sans doute morte à l'arrivée, mais ce n'est qu'à treize heures que la nouvelle fut annoncée au monde qui retenait son souffle. L'effet fut immédiat. Dès que les masses apprirent l'assassinat de leur chef, et surent que le responsable était sikh, la paix fragile qui régnait à Delhi vola en éclats. Le peuple en deuil réclamait du sang. Armé de bâtons, de pierres et de tout ce qui lui tombait sous la main, il partit faire la chasse aux sikhs.

À cette époque, M. et Mme Puri habitaient derrière l'Institut médical. Ils furent donc parmi les tout premiers à subir les assauts de la foule. Mme Puri venait de finir son déjeuner – comme toujours, un plat de *dal*, deux légumes et une *aloo paratha* bien chaude – et s'était lancée dans sa séance de tricot postprandiale, quand elle leva les yeux par-dessus ses pelotes, regarda par la fenêtre et vit trois cents voyous excités à la porte de son jardin, scandant « *Khoon ka badla khoon* » – le sang réclame le sang, le sang réclame le sang.

« C'étaient des gens très *jungli* – pas de bonne caste. Alors j'ai dit à Ladoo de verrouiller la porte et de les empêcher d'entrer, se rappelle Mme Puri. Nous les entendions parler de nous. Ils disaient : "Ce sont des sikhs, tuons-les." Puis ils ont commencé à jeter des pierres et à casser tous les

carreaux. Nous avons éteint les lumières et fait croire que la maison était vide. Nous pensions qu'ils allaient nous tuer. Mais nous voulions d'abord en tuer aussi. Voyez-vous, nous sommes des *kshatriya*, de la caste des guerriers. Mon sang bouillait, et je voulais leur en remontrer. Mais ils étaient dehors et nous dedans, alors qu'est-ce que je pouvais faire ? »

La foule cassa tous les carreaux de l'immeuble, brûla la voiture des Puri et la moto de leur fils. Ensuite ils s'attaquèrent à la porte d'entrée. Heureusement, M. Puri était de l'autre côté, penché en avant sur son déambulateur, armé jusqu'aux dents. Il tira trois fois à travers la porte avec son vieux revolver et la foule s'enfuit. Alors le vieux M. Puri ordonna à Ladoo d'ouvrir brusquement la porte, et il vida son chargeur sur les fuyards.

Trois heures plus tard, circulant dans son taxi, Balvinder Singh traversait Green Park, non loin de l'Institut médical, quand il rencontra un autre groupe de voyous. Ils encerclèrent le taxi et le lapidèrent. Balvinder s'en tira indemne, mais son pare-brise était en miettes. Il leur lança en pendjabi quelques obscénités choisies, et se dépêcha de rentrer à la station de taxis. Le lendemain, malgré l'agitation croissante, Balvinder et ses frères décidèrent de retourner au travail. Pendant une heure, ils restèrent assis sur leur *charpoy*, observant nerveusement les rues vides avant de décider qu'il était temps de cacher les voitures et de fermer la station. À onze heures cinq, le téléphone sonna : on les avertissait que le *gurdwara* du parc Sujjan Singh, non loin, était en flammes et qu'une vaste foule en colère se dirigeait vers eux. Lâchant tout, ils partirent en toute hâte en direction de leur maison, de l'autre côté de la Yamuna ; ils étaient douze cousins dans un convoi de trois taxis.

Ils approchaient de l'un des ponts sur la rivière, quand une patrouille de police les arrêta. Les policiers leur dirent

qu'il y avait des émeutes de l'autre côté et qu'il valait mieux ne pas traverser. Pendjab Singh, le père de Balvinder, répondit qu'il y avait des troubles de leur côté aussi et qu'ils ne pouvaient plus faire marche arrière. De plus, ils ne pouvaient pas laisser leurs femmes et leurs enfants sans protection. La police les laissa passer. Pendant cinq minutes, ils roulèrent sans difficulté. Puis, près de Lakshmi Nagar, ils se heurtèrent à une barricade. La foule avait poussé un camion en feu au milieu de la route et se massait derrière avec tout un arsenal de bâtons et de barres de fer. Les deux premières voitures, dans lesquelles se trouvaient Pendjab, Balvinder et deux de ses frères, parvinrent à contourner le camion et à passer. Le troisième taxi, avec trois des jeunes neveux de Pendjab, fut attaqué et arrêté. Les garçons furent tirés de la voiture, battus à coups de barres de fer, arrosés de kérosène et brûlés vifs.

Cette nuit-là, de leur toit, Balvinder et sa famille virent des feux brûler partout dans Delhi. Pour s'épargner le sort de leurs cousins, les frères décidèrent de se couper les cheveux et la barbe pour la première fois de leur vie. Pendjab leur rappela leur religion et tenta de les en empêcher ; ensuite, pour expier ce crime, il refusa de manger pendant toute une semaine.

Pendant ce temps, les Singh prirent aussi des mesures plus concrètes pour se protéger. Leur famille vivait dans un quartier entièrement sikh – une colonie de chauffeurs de taxi. Les habitants s'armèrent de leur *kirpan*, le couteau rituel des sikhs, et improvisèrent des patrouilles pour défendre leurs étroites ruelles. Préférant se concentrer sur des quartiers moins résolument gardés, la foule les laissa tranquilles. Pendant quatre jours, ils vécurent en état de siège. Ensuite, l'armée fut appelée, et les émeutiers disparurent aussi vite qu'ils étaient apparus.

Balvinder avait perdu trois cousins au cours des émeutes.



Il y eut d'autres pertes, moins tragiques : la maison de Bulwan, le frère aîné de Balvinder, qui vivait un peu plus loin, fut complètement incendiée ; il l'avait quittée pour se réfugier chez ses frères. Il perdit tout ce qu'il possédait. Là-bas, au Derrière International, la station de taxis fut pillée ; le réchaud à gaz, le téléphone et trois *charpoys* avaient été volés. Quelqu'un avait trouvé le taxi que Balvinder avait caché et emporté le siège arrière, la batterie et le compteur. Mais comparée à bien d'autres familles sikhes de la capitale, celle de Balvinder Singh avait eu beaucoup de chance.



Trilokpuri est la décharge où l'on entasse les pauvres de Delhi.

Ce bidonville avait été construit sur un terrain vague, au-delà de la Yamuna, quand l'état d'urgence fut déclaré en 1975. Il était destiné aux squatters que Sanjay Gandhi avait expulsés de leurs abris précaires le long des trottoirs du centre de la ville, et ce quartier reste probablement l'un des plus désespérément pauvres de tout Delhi. En 1984, c'est ici, loin des yeux indiscrets des journalistes, des diplomates et de la bourgeoisie, que les pires massacres eurent lieu : des 2 150 sikhs massacrés dans la capitale durant les trois jours que durèrent les émeutes, la plupart furent tués ici.

Je partis pour Trilokpuri par un chaud après-midi d'octobre. Je n'avais encore jamais traversé la Yamuna et je ne savais pas à quoi m'attendre. Balvinder Singh longea les remparts du Vieux Fort d'Humayun, franchit le boulevard périphérique et se dirigea vers le pont inférieur sur la Yamuna – exactement comme il l'avait fait avec ses cousins en octobre 1984.

Au-delà du pont, tout changea soudainement. Si l'on

considère la ville nouvelle de Lutyens comme le huitième Delhi, j'en découvrais ici un neuvième, une espèce d'anti-Delhi : une métropole des Pauvres. Ici, pas d'avenues bordées d'arbres, peu de panneaux publicitaires, encore moins de voitures. Nous longeâmes une décharge grouillante de chiffonniers. Des poulets étiques picoraient autour de cahutes à moitié effondrées. Des femmes transformaient de la bouse de vache en galettes qu'elles brûlèrent pour cuisiner. Le tout suffoquait dans un nuage de cendres grises émanant d'une centrale électrique voisine. Ici, pour la première fois, je constatai un état de choses que Delhi semble tout faire pour cacher : cette ville n'est pas seulement la capitale d'une puissance régionale en pleine renaissance, de l'ancien joyau de la couronne impériale britannique ; elle est aussi la plus grande métropole d'un pays du tiers-monde extrêmement pauvre, un pays où la bourgeoisie aisée est toujours quatre ou cinq fois moins nombreuse que les masses rurales déshéritées.

Quand le monde extérieur apprit les massacres de Trilokpuri, longtemps après le départ des émeutiers, le bloc 32 fit la une de la plupart des journaux. Les chiens s'y disputaient des tas violacés d'entrailles humaines. Des corps rôtis et calcinés obstruaient les allées ; la fumée du kérosène empuantissait encore l'atmosphère. Des monceaux de cheveux, coupés aux sikhs avant qu'on les brûle vifs, encombraient les vérandas. Les caniveaux étaient bouchés par des membres arrachés.

Et pourtant, comme allaient bientôt le découvrir les journalistes, il était difficile de trouver quelqu'un qui admette avoir assisté à cette folie. Chacun restait dans le vague, évitant de se compromettre : les tueurs venaient de l'extérieur, nous dormions, nous n'avons rien vu. Cinq ans après, il était toujours aussi difficile de trouver des témoins ou des rescapés. J'allai d'un bloc à l'autre. Ce qui avait été

un quartier majoritairement sikh était devenu entièrement hindou. Tous les sikhs avaient déménagé, me disait-on. Non, aucun de nous n'était présent à ce moment-là. Nous visitons nos villages quand tout est arrivé. Non, personne n'avait rien vu. Tous les hommes étaient assis en tailleur sur leur *charpoy*, hochant gravement la tête de gauche et de droite.

C'est Balvinder qui, en bavardant dans une échoppe de *chai*, apprit l'existence d'une dernière famille sikhe, au bloc 30. Ils étaient là lors des émeutes, me dit-il, et avaient survécu en se cachant dans un trou. De plus, ils pouvaient témoigner : ils avaient tout vu par une petite fente.

Sohan Singh Sandhu était un vieil homme vêtu d'un *salwar kameez* écru. Il avait les sourcils les plus touffus que j'aie jamais vus : ils rejoignaient ses grosses moustaches et sa barbe babylonienne, si bien qu'on avait l'impression de découvrir son visage au travers d'un épais sous-bois. Il était assis en tailleur sur un lit de cordes, sous une frise d'images pieuses sikhes : le mur était couvert d'icônes pleines de barbes, d'épées et d'auréoles. Sohan Singh Sandhu était le *granthi* (prieur) du *gurdwara* local. Il nous tendit sa carte et, tandis que nous nous installions sur son *charpoy*, il lança un ordre vers la cuisine, demandant à sa femme, que nous n'avions pas encore vue, de nous apporter du thé.

Sa famille avait d'abord vécu dans une belle maison de Shastri Nagar, du côté riche de la Yamuna. Mais en 1975, pendant l'état d'urgence, des bulldozers avaient rasé la maison ; on lui avait donné une demi-heure pour rassembler quelques objets de valeur. D'après la police, il fallait démolir pour faire place à une nouvelle ligne de pylônes électriques, mais la dernière fois qu'il était allé voir le site de son ancienne demeure, le terrain était toujours vacant. Beaucoup plus tard, il avait reçu un terrain à Trilokpuri, avec un prêt du gouvernement pour s'acheter des matériaux

de construction. Lui et ses trois fils avaient construit la maison de leurs propres mains. Ce n'était pas un mauvais quartier, disait-il. Un peu loin, mais cela pouvait aller. Et les voisins, qui avaient subi les mêmes évictions, avaient toujours été aimables.

Les troubles commencèrent brusquement le 1<sup>er</sup> novembre 1984. Ils écoutaient anxieusement les nouvelles à la radio, quand un jeune sikh arriva en courant le long de l'allée, criant qu'une foule de quatre ou cinq mille personnes était en train de s'assembler non loin de là.

« Nous sommes allés ensemble, à cent cinquante peut-être, dans un terrain vague près de notre bloc, dit Sandhu. Ils nous lançaient des pierres et nous leur en jetions à notre tour. C'est à ce moment que mon fils a été blessé. »

Il indiqua un *charpoy*, dans un coin sombre de la pièce. Là, si silencieux que nous n'avions pas remarqué sa présence, il y avait un garçon, à peu près de mon âge. Comme son père, il avait une barbe épaisse, non taillée, et des muscles solides. Mais sa conduite était bizarre. Alors qu'il pouvait évidemment entendre que nous parlions de lui, il restait couché sur le dos, à s'admirer dans le rétroviseur de rickshaw qu'il tenait à la main.

« Il a reçu de mauvaises blessures à la tête, dit son père à voix basse. Maintenant il a un problème mental. » Le garçon nous ignorait, continuant à fixer le miroir. Tandis que nous le regardions, son visage s'éclaira d'un bonheur puéril et, tout en se regardant, il éclata d'un rire aigu. Son père fronça les sourcils et détourna les yeux.

« Après deux heures de ces jets de pierres, les policiers sont arrivés tout à coup. Ils ont fait partir la foule, puis ils sont revenus et ont pris toutes nos armes, tous nos *lathis* et nos *kirpans* ; ils ont même pris les pierres et les briques qui traînaient par terre autour des maisons. Ils ont dit : "Il y a un couvre-feu, enfermez-vous." Nous avons suivi

leurs instructions et nous nous sommes retirés chez nous, et alors ils ont relâché la foule. »

Par groupes de quarante ou cinquante, les voyous descendirent sur chaque ruelle, faisant tourner leurs barres de fer.

« Ils frappaient à une porte. Si elle ne s'ouvrait pas, ils l'enfonçaient. Parfois, si les gens étaient parvenus à se barricader, ils montaient sur le toit, défonçaient le plafond et versaient du kérosène. Puis ils brûlaient tout le monde à l'intérieur. »

« Ils utilisaient notre propre kérosène », dit la femme de Sandhu, apparaissant avec un plateau de thé. Elle nous donna un verre à chacun et s'assit sur le lit, à côté de son mari. « Ils nous le volaient et puis ils l'utilisaient pour nous tuer.

– Une fois, ils ont crié : “Faites sortir les hommes et nous ne leur ferons pas de mal.” Certains de nos voisins ont ouvert leur porte et se sont rendus. Ils les ont emmenés. Ce n'est qu'après que nous avons découvert qu'ils les avaient emmenés au bout de la rue, leur avaient fait boire du kérosène et les avaient brûlés vifs.

– Comment avez-vous pu vous échapper ? demandai-je.

– Regardez », dit Sandhu. Se levant de son *charpoy*, il écarta la tenture qui couvrait le sommet d'un mur. Derrière, il y avait un petit espace occupé par une malle et deux valises, rangées bout à bout. « Ranjit (il indiqua du doigt son fils, toujours couché dans le coin) et moi, nous sommes restés cachés là trois jours.

– Mais vous n'avez pas pu vous glisser là-dedans, dis-je.

– On y est arrivé, répondit Sandhu. Il n'y avait pas le choix.

– Et ils n'ont pas pensé à soulever les tentures ? demandai-je.

– Nous avons mis tous nos bijoux et objets de valeur

dans la partie avant de la maison. La plupart de ces gens ne pensaient qu'à piller. Ils ont pris les bijoux et n'ont pas regardé plus loin. » Sandhu eut un sourire.

« À un moment, un des meneurs – un politicien local du Congrès – est entré et les a rabroués : “Vous ne faites que piller, disait-il, vous devriez être en train de tuer.” Il a soulevé la tenture et vu notre grenier, mais nous étions cachés derrière les malles et nos matelas. Il a dit : “C’est trop petit, personne ne peut se cacher là-dedans.” Ça a été le moment le plus dur. J’ai chuchoté à Ranjit : “N’aie pas peur. Un moment de douleur, puis tout sera fini.” Je lui ai dit qu’il était sikh et qu’il devait être courageux. J’ai dit : “Ils sont obligés de te tuer. Le moment venu, ne leur demande pas de t’épargner.”

– Vous avez eu beaucoup de chance, lui dis-je.

– Moi, oui, dit Sandhu. Mais mes deux autres fils ont été moins chanceux. Le deuxième jour, on les a trouvés dans la boutique d’un ami hindou. La foule a mis le feu à la boutique. Puis ils ont mis des pneus autour du cou de mes fils, ils les ont arrosés d’essence et ils les ont brûlés aussi. »

Le vieil homme était assis en tailleur à côté de sa femme. Il avait baissé la voix, mais il parlait très calmement. C’était la première fois qu’il mentionnait l’existence de deux autres fils.

« Dieu est derrière chaque acte, dit-il. Nous avons dû faire quelque chose de mal dans le passé.

– Et pourtant vous avez été épargnés.

– Notre heure n’était pas encore arrivée, répondit-il. C’est pourquoi nous avons été sauvés. » Il haussa les épaules et pointa vers le plafond : « Il est Celui qui sauve. »

Il y eut une pause dans la conversation. Il n’y avait rien à ajouter.

Sandhu sortit un vieil album de photos : les deux garçons morts – des portraits de photographe en noir et blanc,

deux jeunes gens en turban qui fixaient l'objectif, l'un portant d'épaisses lunettes en plastique, l'autre avec un léger strabisme ; il y avait aussi une photo de ce qui restait de la maison après le pillage – des vêtements partout, de la vaisselle cassée, un *charpoy* à moitié calciné – et une photo d'un autorickshaw démoli, réduit à un tas de ferraille avec un pare-brise en miettes.

« C'était celui de Ranjit, dit le père. Il était chauffeur. »

Il y eut quelques secondes de silence. Puis je demandai : « Vous n'avez pas peur que cela recommence ? »

– Non, nous n'avons plus peur. Je suis toujours le *granthi* de notre *gurdwara*. Je donne du *langoor* aux hindous pauvres ; les hindous riches nous font des offrandes. Les blessures sont cicatrisées.

– Mais n'est-ce pas difficile de vivre dans la même rue ? De vivre là où vos enfants ont été massacrés ?

– Personnellement, je préférerais partir. Retourner au Pendjab. C'est ma femme qui veut rester. Elle dit : c'est ici que mes enfants mangeaient, dormaient, jouaient, riaient...

– Je sens toujours leur présence, dit Mme Sandhu. Ils ont construit cette maison de leurs mains. Ils ont posé les briques et le mortier. » Elle hocha la tête. « Depuis leur mort, jamais je n'ai quitté cet endroit. Je mourrai ici. »

Sur le lit, dans le coin, le seul fils qui lui restait éclata soudain de rire. Nous nous tournâmes tous vers lui. Il se regardait toujours dans le rétroviseur de son vieux rickshaw.



Delhi avait bien des défauts, mais je n'y avais jamais ressenti la moindre impression de violence. Malgré tout le temps que j'avais passé dans les sombres *mohallas* de la Vieille Ville, jamais je ne m'étais senti menacé. Il n'y

avait aucun quartier que j'aurais craint de visiter après le coucher du soleil. Au contraire, j'avais toujours trouvé les Delhi-wallahs, et surtout les pauvres, remarquables de gentillesse et de courtoisie. Où que nous allions, de parfaits inconnus nous invitaient, Olivia et moi, à nous asseoir et à partager avec eux un verre de thé. Pour nous dont l'éducation avait été nourrie de la réserve guindée des Anglais, cette affabilité constante du Delhi-wallah était aussi touchante qu'étrange.

Mais, comme pouvaient en témoigner Balvinder et Sandhu, quand on les provoquait, les habitants de cette ville débonnaire étaient capables de se soulever et de commettre des actes d'une extrême brutalité. Des hommes pouvaient détourner les yeux pendant que leurs plus proches voisins étaient brûlés vifs ou éviscérés. Ces gens qui vous invitaient à partager leur dernier morceau de pain pouvaient, avec la même spontanéité, perdre contrôle d'eux-mêmes et devenir fous. Ensuite, tout aussi naturellement, ils retournaient à leurs bazars et leurs boutiques, leurs usines et leurs bureaux, et reprenaient leur vie comme si rien ne s'était passé. C'était difficile à comprendre.

En outre, malgré sa réputation séculaire de ville la plus cultivée des Indes, Delhi avait toujours été sujet à ces éruptions soudaines d'une violence terrible, quasi orgiaque. Il n'y avait pas que les envahisseurs pour mettre la ville à feu et à sang. Au cours du Moyen Âge et du long crépuscule moghol, la ville avait été constamment déchirée par de sanglantes émeutes ou même de petites guerres civiles. Des douze premiers sultans, deux seulement étaient morts paisiblement dans leur lit; les autres avaient été tués, généralement de manière horrible et presque toujours par leurs propres sujets ou courtisans. Si des envahisseurs comme Tamerlan avaient pu prendre la ville malgré ses hautes murailles, c'était parce que les habitants étaient déjà occupés



à se couper mutuellement la gorge. Des disputes de bazar comme la révolte des Cordonniers, au XVIII<sup>e</sup> siècle, pouvaient faire des dizaines de milliers de victimes.

La dernière grande conflagration avait été la Partition. Aux derniers jours du Raj britannique, quand le sous-continent fut divisé entre le Pakistan exclusivement musulman et l'Inde à majorité hindoue, douze millions de gens furent jetés sur les routes. Des hordes de non-musulmans, sikhs et hindous, durent fuir leurs villages ancestraux au Pakistan ; les musulmans chassés de l'Inde se lancèrent dans la direction opposée. Ce fut la plus grande migration du monde moderne. Une fois de plus, Delhi fut la proie des flammes. Après des émeutes comptant parmi les plus violentes du siècle, près de la moitié de sa population musulmane – les descendants de ceux qui avaient érigé le Qutub Minar et acclamé le Grand Moghol dans les rues – dut plier bagage et se mettre en route vers un pays nouveau. Leur place fut prise par les réfugiés venus du Pendjab occidental, parmi lesquels M. et Mme Puri et Pendjab Singh. Delhi, cette petite capitale administrative de neuf cent mille habitants, devint une métropole de langue pendjabie grande comme la moitié de Londres.

Des deux peuples qui avaient gouverné Delhi au cours du précédent millénaire, les Anglais disparurent complètement, tandis que les Indiens musulmans étaient réduits à une minorité appauvrie. En quelques mois, le visage de la cité fut transformé, plus radicalement sans doute qu'à aucune autre époque depuis l'arrivée des musulmans en Inde, mille ans auparavant.



### CHAPITRE 3

« Notre village était célèbre pour ses confiseries, dit Pendjab Singh. Les gens faisaient des kilomètres à pied pour venir goûter les *jalebis* de nos *mithai-wallahs*. Il n’y en avait pas de meilleurs dans tout le Pendjab. »

Nous étions assis sur un *charpoy* au Derrière International, la station de taxis des Singh. Depuis des semaines, je suppliais le père de Balvinder de me raconter l’histoire de son arrivée à Delhi en 1947. Sombre et sévère, Pendjab fronçait invariablement le sourcil et changeait de sujet. C’était comme si la Partition était un sujet tabou, quelque chose d’embarrassant dont on ne pouvait pas parler en bonne compagnie.

Ce n’est qu’après une séance de harcèlement particulièrement insistante, à laquelle Balvinder participa activement, que Pendjab finit par céder. Mais une fois lancé, il fut bientôt tout à son histoire.

« Samundra était un joli petit village dans le district de Lyallpur, dit-il. C’était une des plus belles régions de tout le Pendjab. Nous avons un bon climat et une terre très fertile. Le village était situé dans les ruines d’un vieux fort, entouré de murailles des quatre côtés. C’était comme ceci... » Les mains du vieil homme dessinaient dans l’air les quatre murs du château. Il recréait de ses doigts les moindres détails et il était clair qu’il se rappelait chaque bastion, chaque créneau, chaque chicane.

« À part quelques balayeurs hindous, notre village était entièrement sikh. Nos voisins étaient mahométans. Nous possédions la plupart des terres, mais avant 1947 nous vivions comme des frères. Il n’y avait pas de différences entre nous... » Pendjab se caressa la barbe. Il souriait en se rappelant son enfance.

« Le 15 août 1947, le gouvernement annonça la Partition. Nous n’avions pas peur. Nous avons entendu parler de l’idée du Pakistan, mais nous ne pensions pas que cela ferait une différence pour nous. Nous réalisons qu’un gouvernement mahométan prendrait la place des Anglais. Mais dans notre Pendjab, les gouvernements vont et viennent. En général, ces choses ne changent rien à la vie d’un pauvre homme dans son village.

« Et puis, brutalement, le 10 septembre, nous avons reçu un message du commissaire adjoint à Lyallpur. Il disait : “Vous ne pouvez pas rester. Vous devez quitter votre maison et votre village et aller en Inde.” Tout le monde était très malheureux, mais que pouvions-nous faire ? Tous les villageois ont commencé à charger leurs affaires dans des chars à bœufs. Les vieux surtout étaient très tristes : ils avaient vécu toute leur vie dans ce village. Mais nous étions jeunes et nous ne comprenions pas pourquoi nos grands-pères pleuraient.

« Dans les villages des environs, les mahométans avaient appris que nous devions partir. Beaucoup venaient nous dire : “Il faut rester, ne partez pas”, mais d’autres avaient de mauvaises pensées. Ils voulaient nous prendre nos biens.

« Vers six ou sept heures, le matin où nous devions partir, beaucoup de mahométans – peut-être cinq ou six mille – sont apparus soudain devant notre fort, agitant des sabres et nous traitant de chiens et d’infidèles. Les gardes ont fermé les portes. À l’intérieur, nous n’étions que neuf cents, en comptant les vieilles femmes et les enfants. Nous n’avions

pas d'armes. Nous pensions que nous allions nous faire tuer.

« Puis le *pradhan*, le chef de nos confiseurs, a dit : “Nous n'avons pas de fusils mais nous avons nos casseroles, notre sucre et notre eau. Faisons des *jalebis* à nos amis musulmans.” Certains parmi nous pensaient que le confiseur était devenu fou, et ils hochaient la tête et s'arrachaient les poils de la barbe. Ils disaient : “Cet homme est fou. Les mahométans ne vont pas partir quand ils auront goûté nos délicieux *jalebis*. Au contraire ils entreront et nous tueront.” Les vieux étaient très tristes et ils sont allés au *gurdwara* faire leurs prières.

« Mais le confiseur a emmené ses assistants sur les murailles et il a allumé un grand feu. Il a fait bouillir l'eau dans une marmite et y a ajouté le sucre. Il a tourné avec sa cuiller jusqu'à ce que le mélange s'épaississe et que les mouches volent tout autour. Il a dit aux autres *mithai-wallahs* de prendre leurs casseroles et de faire des *jalebis* au-dessus de chacune des trois autres portes. Ses assistants ont fait comme il leur avait dit.

« En bas, les mahométans avaient pris un tronc d'arbre et ils essayaient d'enfoncer les grandes portes du fort, mais les portes tenaient toujours. Quand tout fut prêt, le *pradhan* a crié : “Vous aimez nos *jalebis* ?” et il a vidé sa marmite par-dessus le parapet. Le sucre bouillant est tombé sur ces mauvais musulmans et ils ont tous été brûlés vifs. »

Un grand sourire illumina le visage de Pendjab. « Tout le jour et toute la nuit, ces sales mahométans ont essayé d'entrer dans le fort, mais chaque fois qu'ils essayaient d'approcher des portes, nos confiseurs leur faisaient goûter nos célèbres *jalebis*. Puis la nuit suivante, vers deux heures du matin, nos gens ont vu des phares se diriger vers nous à travers champs. C'était l'armée anglaise. Ils avaient vu les feux de nos confiseurs brûler sur les murailles et venaient

voir ce qui se passait. Le convoi était dirigé par un colonel anglais. Il a tiré six coups de feu en l'air et tous les mahométans se sont égaillés dans la nuit comme si leur *Shaitan* leur courait après.

« Le jour suivant, le colonel anglais nous a évacués dans ses camions. Nous ne pouvions prendre qu'un petit sac par personne, et nous devions abandonner toutes nos charrettes, nos moutons et nos chèvres, nos vaches et nos buffles. Nous étions très tristes, mais au moins nous étions vivants. Le colonel nous a amenés à Amritsar, et de là nous avons pris le train pour Delhi. Ah ! Pour moi, Delhi était une ville merveilleuse. Toutes ces belles voitures dans les rues ! Tous les *tonga-wallahs* mahométans étaient partis au Pakistan, alors j'ai décidé de devenir taxi-wallah. C'est le métier que je fais depuis.

« Après ce jour, pour attirer la chance, mon frère Kulwinder s'est mis à faire des *jalebis*. Il a toujours son échoppe à Begampur et j'ai entendu dire qu'il fait les meilleurs *jalebis* de tout Delhi... »



Après quelques mois à Delhi, je commençai à me rendre compte qu'une bonne partie des gens que je rencontrais quotidiennement étaient des réfugiés de la Partition. Même les personnages les mieux établis de Delhi – éditeurs de journaux, hommes d'affaires importants ou politiciens influents – racontaient l'histoire d'enfances brisées en deux, de longs voyages à pied à travers les plaines du Pendjab, de maisons abandonnées, de sœurs enlevées ou violées : l'affreuse mais familière litanie des horreurs de la Partition.

L'histoire des Puri était assez typique. Avant la Partition, ils avaient une grande maison à Lahore. Au moment des

émeutes, ils remplirent quelques valises, achetèrent un char à bœufs et se mirent en route vers Delhi. Ils avaient laissé tous leurs biens dans leur *haveli*, sous la garde des serviteurs musulmans. Comme les Palestiniens l'année suivante, ils espéraient revenir quelques mois après, quand la paix serait revenue. Comme les Palestiniens, ils ne revinrent jamais.

Arrivés à Delhi, ils trouvèrent une maison à moitié démolie dans Subzi Mandi, le bazar aux légumes de la Vieille Ville. Elle avait appartenu à une famille musulmane qui avait fui quelques semaines plus tôt. Les Puri installèrent une nouvelle porte et emménagèrent sans plus de cérémonies. Il y avait encore des tueries, et des balles perdues ricochaient parfois dans le bazar, mais les Puri se mirent peu à peu à refaire leur vie.

« Nous avons acquis lentement-lentement, se souvenait Mme Puri. Mon mari a commencé à construire et à vendre de petites maisons. Je tricotais des lainages. Au début c'était très dur. »

Après avoir puisé l'eau à la fontaine dans des seaux percés pendant un an, les Puri virent leur maison raccordée au réseau de distribution ; plus tard, ils firent installer l'électricité. En 1949 ils eurent un ventilateur ; en 1956 un réfrigérateur. À la fin des années 1960, les Puri emménagèrent dans une élégante maison neuve à South Extension. Ils avaient réussi.

Nous entendîmes maintes et maintes fois la même histoire. Même les plus inoffensifs de nos voisins nous faisaient à propos de 1947 les récits les plus extraordinaires ; des comptables assermentés racontaient comment ils avaient affronté seuls des foules en colère ; d'obscurs fonctionnaires se révélaient avoir été les héros de sanglantes batailles de rue. Tout ce que ces gens possédaient avait été construit à force de travail acharné au cours des dernières années.

M. Seth, notre voisin, était un fonctionnaire à la retraite

du service des Chemins de fer. Toujours vêtu de son costume safari, il était poli, timide et ordinaire. Après ses études à l'École du rail de Walton, M. Seth avait obtenu son premier poste en 1946 : il avait été nommé inspecteur adjoint des billets à Sheikhpura, près de Lahore. Un an plus tard c'était la grande division et M. Seth, qui était hindou, se trouva du mauvais côté de la frontière. Le massacre avait commencé. Les sikhs et les hindous arrêtaient les trains de réfugiés qui partaient vers le Pakistan et tuaient tous les musulmans. Les musulmans arrêtaient les trains qui faisaient route vers l'Inde et tuaient tous les sikhs et les hindous.

« Tous les trains indiens qui passaient par notre gare étaient complètement saccagés, se rappelait M. Seth. Les femmes, les enfants, les vieux, les jeunes : tous étaient tués. Le sang coulait des *bogies*. »

Et puis un jour, un train de réfugiés de Rawalpindi passa par Sheikhpura, sous la garde d'un régiment de Gurkhas. Craignant d'être attaqués par les musulmans, les Gurkhas – tous hindous – lancèrent un tir de barrage à travers les fenêtres du train. Une balle perdue tua la femme du chef de gare musulman. Fou de douleur, celui-ci tenta de tuer le seul hindou de la gare : son inspecteur adjoint des billets, M. Seth. Il le manqua. Mais M. Seth comprit qu'il était temps de fuir le Pakistan. Il sauta du quai et courut le long de la voie, vers l'Inde. Un peu plus loin, il tomba dans une embuscade de musulmans marchant dans la direction opposée. Ils lui prirent tout ce qu'il avait, jusqu'à ses chaussures, sa chemise et son pantalon.

« J'ai voyagé pieds nus, le long de la voie, en caleçon, dit M. Seth. Quatre fois j'ai échappé à la mort. Quatre fois ! Je suis arrivé à la gare d'Amritsar à minuit, et le chef de gare m'a donné un nouvel uniforme. Le lendemain, je me suis présenté au travail à neuf heures précises.



– Et que s’est-il passé ensuite ?

– Promotion ! dit M. Seth, souriant de toutes ses dents rougies par le bétel. Je suis devenu comptable commercial, entre parenthèses responsable des paquets, responsable des réservations, responsable du matériel, etc. Puis j’ai été transféré à Delhi et on m’a donné un logement provisoire dans Lodhi Colony. Il avait appartenu à un musulman. On m’a dit qu’il avait été tué dans la véranda. »

Beaucoup des quartiers pauvres de Delhi furent complètement dévastés par la violence, mais même les plus prospères furent touchés. Sous les yeux des clients, des bandes d’hindous pillèrent les boutiques élégantes des tailleurs musulmans et les magasins de Connaught Place ; les passants enjambaient les cadavres des boutiquiers et se servaient dans les stocks de rouge à lèvres, de sacs à main ou de crèmes de beauté. Dans Lodhi Colony, des bandes de sikhs firent irruption dans les bungalows blancs de Lutyens où habitaient les hauts fonctionnaires musulmans, et massacrèrent tous ceux qui se trouvaient chez eux.

Dans certains quartiers de la Vieille Ville, surtout autour de la Grande Mosquée et de la porte Turkmène, les musulmans s’armèrent de mortiers et de mitrailleuses lourdes. Retranchés dans les étroites ruelles, ils défièrent les émeutiers et même l’armée indienne. Beaucoup des familles musulmanes qui habitent encore Delhi aujourd’hui ont survécu en se barricadant ainsi dans ces retraites solidement défendues.

Pendant ce temps, les réfugiés arrivaient en Inde par milliers : « 300 000 réfugiés sikhs et hindous se déplacent en ce moment dans le pays », disait un entrefilet en page 3 du *Hindustan Times*, en 1947. « Près d’Amritsar, une file de 150 000 personnes s’étend sur 60 miles le long de la route. Il s’agit peut-être de la plus grande caravane de l’histoire de l’humanité. » C’était ce flot continu de réfugiés